

THÉRAMÈNE.

Ne verrez-vous point Phèdre avant que de partir,  
Seigneur ?

HIPPOLYTE.

C'est mon dessein : tu peux l'en avertir.  
Voyons-la, puisque ainsi mon devoir me l'ordonne.  
Mais quel nouveau malheur trouble sa chère OÈnone ?

## SCÈNE II.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE, OÈNONE.

OÈNONE.

Hélas ! seigneur, quel trouble au mien peut être égal ?  
La reine touche presque à son terme fatal.  
En vain à l'observer jour et nuit je m'attache ;  
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.  
Un désordre éternel règne dans son esprit ;  
Son chagrin inquiet l'arrache de son lit :  
Elle veut voir le jour ; et sa douleur profonde  
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde...  
Elle vient.

HIPPOLYTE.

Il suffit : je la laisse en ces lieux,  
Et ne lui montre point un visage odieux.

nues. De plus, Hippolyte laisse deviner son amour, et ne l'avoue pas : il ne l'avouera que devant Aricie, et au moment de se séparer d'elle. Il convenait que le sauvage Hippolyte regardât comme une faiblesse l'amour même le plus soumis aux lois de l'innocence, et qui d'ailleurs est une désobéissance à son père, dont il lui demandera pardon. Toutes les bien-séances sont observées. (L.)

## SCÈNE III.

PHÈDRE, OÈNONE.

PHÈDRE.

N'allons point plus avant, demeurons, chère OÈnone.<sup>1</sup>  
Je ne me soutiens plus ; ma force m'abandonne :  
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi ;  
Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.  
Hélas !

(Elle s'assied.)<sup>2</sup>

OÈNONE.

Dieux tout-puissants, que nos pleurs vous apaisent !

PHÈDRE.

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent !  
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,  
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?  
Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire.

OÈNONE.

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire !  
Vous-même, condamnant vos injustes desseins,  
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains ;  
Vous-même, rappelant votre force première,  
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière.  
Vous la voyez, madame ; et, prête à vous cacher,  
Vous haïssez le jour que vous veniez chercher ?

1. On sait que tout le commencement de cette scène, tout ce tableau si vrai et si original du délire d'une passion violente et contrainte, est à Euripide. C'est sans contredit une des plus belles conceptions de ce poète, et une des plus théâtrales que l'on connaisse. (Voy. page 303.)

2. Dans les éditions originales, il y a (*Elle s'assit*).

PHÈDRE.

Noble et brillant auteur d'une triste famille,  
Toi, dont ma mère osoit se vanter d'être fille,  
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,  
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois.

OENONE.

Quoi! vous ne perdez point cette cruelle envie?  
Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie,  
Faire de votre mort les funestes apprêts?

PHÈDRE.

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!  
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,  
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière?

OENONE.

Quoi, madame?

PHÈDRE.

Insensée! où suis-je? et qu'ai-je dit?

Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit?  
Je l'ai perdu : les dieux m'en ont ravi l'usage.  
OEnone, la rougeur me couvre le visage :  
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs;  
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

OENONE.

Ah! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence  
Qui de vos maux encore aigrit la violence.  
Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,  
Voulez-vous, sans pitié, laisser finir vos jours?  
Quelle fureur les borne au milieu de leur course?  
Quel charme ou quel poison en a tari la source?  
Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux

Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux;  
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure  
Depuis que votre corps languit sans nourriture.  
A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter?<sup>1</sup>  
De quel droit sur vous-même osez-vous attendre?  
Vous offensez les dieux auteurs de votre vie;  
Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie;  
Vous trahissez enfin vos enfants malheureux,  
Que vous précipitez sous un joug rigoureux.  
Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,  
Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,  
A ce fier ennemi de vous, de votre sang,  
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,  
Cet Hippolyte...

PHÈDRE.

Ah dieux!

OENONE.

Ce reproche vous touche.

PHÈDRE.

Malheureuse! quel nom est sorti de ta bouche!

OENONE.

Hé bien! votre colère éclate avec raison :  
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.  
Vivez donc : que l'amour, le devoir vous excite;  
Vivez, ne souffrez pas que le fils d'une Scythe,  
Accablant vos enfants d'un empire odieux,  
Commande au plus beau sang de la Grèce et des dieux.  
Mais ne différez point; chaque moment vous tue :

1. Corneille a dit dans *Héraclius* :Impatient déjà de se laisser séduire  
Au premier imposteur, etc.

Réparez promptement votre force abattue,  
Tandis que de vos jours, prêts à se consumer,  
Le flambeau dure encore, et peut se rallumer.

PHÈDRE.

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

OENONE.

Quoi! de quelques remords êtes-vous déchirée?  
Quel crime a pu produire un trouble si pressant?  
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent?

PHÈDRE.

Grâces au ciel, mes mains ne sont point criminelles.  
Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles!

OENONE.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté  
Dont votre cœur encor doit être épouvanté?

PHÈDRE.

Je t'en ai dit assez : épargne-moi le reste.  
Je meurs, pour ne point faire un aveu si funeste.

OENONE.

Mourez donc, et gardez un silence inhumain;  
Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main.  
Quoiqu'il vous reste à peine une foible lumière,  
Mon âme chez les morts descendra la première;  
Mille chemins ouverts y conduisent toujours,<sup>1</sup>  
Et ma juste douleur choisira les plus courts.  
Cruelle! quand ma foi vous a-t-elle déçue?  
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue?

1. Noctes atque dies patet atri janua Ditis.

(Virgile, *Énéide*, IV, vers 127.)

Mon pays, mes enfants, pour vous j'ai tout quitté.  
Réservez-vous ce prix à ma fidélité?

PHÈDRE.

Quel fruit espères-tu de tant de violence?  
Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.

OENONE.

Et que me direz-vous qui ne cède, grands dieux,  
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux?

PHÈDRE.

Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable,  
Je n'en mourrai pas moins; j'en mourrai plus coupable.

OENONE.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,  
Par vos foibles genoux, que je tiens embrassés,  
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

PHÈDRE.

Tu le veux : lève-toi.

OENONE.

Parlez : je vous écoute.

PHÈDRE.

Ciel! que lui vais-je dire? et par où commencer?

OENONE.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHÈDRE.

O haine de Vénus! O fatale colère!  
Dans quels égarements l'amour jeta ma mère!

OENONE.

Oublions-les, madame; et qu'à tout l'avenir  
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHÈDRE.

Ariane, ma sœur! de quel amour blessée  
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

OENONE.

Que faites-vous, madame? et quel mortel ennui  
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui?

PHÈDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable  
Je péris la dernière et la plus misérable.<sup>1</sup>

OENONE.

Aimez-vous?

PHÈDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

OENONE.

Pour qui?

PHÈDRE.

Tu vas ouïr le comble des horreurs.

J'aime... A ce nom fatal, je tremble, je frissonne.

J'aime...

OENONE.

Qui?

PHÈDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone,

Ce prince si longtemps par moi-même opprimé?

OENONE.

Hippolyte? Grands dieux!

1. C'est une traduction littérale d'un vers de Sophocle dans la tragédie d'*Antigone*. Cette fille d'OEdipe, sur le point d'être ensevelie vivante dans une grotte profonde, s'écrie : « O tombeau, ô chambre nuptiale, ô souterrain ma demeure éternelle, tu vas me rejoindre à mes parents, qui sont descendus en foule dans l'empire de Proserpine! Hélas! encore à la fleur de l'âge, j'y descends la dernière et la plus misérable. » (Vers 891.)

PHÈDRE.

C'est toi qui l'as nommé!

OENONE.

Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace.  
O désespoir! ô crime! ô déplorable race!  
Voyage infortuné! Rivage malheureux,  
Falloit-il approcher de tes bords dangereux?

PHÈDRE.

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Égée  
Sous les lois de l'hymen je m'étois engagée,  
Mon repos, mon bonheur sembloit être affermi;  
Athènes me montra mon superbe ennemi :<sup>1</sup>  
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;  
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue;  
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler;  
Je sentis tout mon corps et transir et brûler;  
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,  
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.

1. Le plus beau rôle qu'on ait jamais mis sur le théâtre dans aucune langue est celui de Phèdre. Presque tout ce qu'elle dit serait une amplification fatigante, si c'était une autre qui parlât de la passion de Phèdre. Il est bien clair que, puisque Athènes lui montra son superbe ennemi Hippolyte, elle vit Hippolyte. Si elle rougit et pâlit à sa vue, elle fut sans doute troublée. Ce serait un pléonasme, une redondance oiseuse dans une étrangère qui raconterait les amours de Phèdre; mais c'est Phèdre amoureuse et honteuse de sa passion; son cœur est plein, tout lui échappe.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error!  
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.

Peut-on mieux imiter Virgile?

Je sentis tout mon corps et transir et brûler.  
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler.

Peut-on mieux imiter Sapho? Ces vers, quoique imités, coulent de source; chaque mot trouble les âmes sensibles, et les pénètre. Ce n'est point une amplification, c'est le chef-d'œuvre de la nature et de l'art. (VOLTAIRE.)

Par des vœux assidus je crus les détourner :  
 Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner;<sup>1</sup>  
 De victimes moi-même à toute heure entourée,  
 Je cherchois dans leurs flancs ma raison égarée :  
 D'un incurable amour remèdes impuissants!<sup>2</sup>  
 En vain sur les autels ma main brûloit l'encens :  
 Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,  
 J'adorois Hippolyte; et, le voyant sans cesse,  
 Même au pied des autels que je faisais fumer,  
 J'offrois tout à ce dieu que je n'osois nommer.  
 Je l'évitois partout. O comble de misère!  
 Mes yeux le retrouvoient dans les traits de son père.  
 Contre moi-même enfin j'osai me révolter :  
 J'excitai mon courage à le persécuter.  
 Pour bannir l'ennemi dont j'étois idolâtre,  
 J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre;  
 Je pressai son exil; et mes cris éternels  
 L'arrachèrent du sein et des bras paternels.  
 Je respirois, OÈnone; et, depuis son absence,  
 Mes jours, moins agités, couloient dans l'innocence :  
 Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,

1. Il est parlé de ce temple dans Euripide, dans le scoliaste d'Homère, dans Diodore de Sicile, et dans Pausanias : elle le fit nommer *Hippolytion*; et il fut dans la suite nommé le temple de *Vénus la Spéculatrice*, parce que Phèdre l'avoit fait élever sur un endroit fort haut, d'où elle pouvoit voir Trézène, où demouroit Hippolyte. (L. R.)

2. Racine imite ici ces beaux vers de Virgile :

Instauratque diem donis, pecudumque reclusis  
 Pectoribus inhians, spirantia consultit exta.  
 Heu vatam ignaræ mentes! Quid vota furentem,  
 Quid delubra juvant?

« Ses offrandes précèdent le jour qu'elle appelle; et, l'œil fixé sur les flancs ouverts des victimes, elle interroge leurs entrailles palpitantes. O vanité d'une science mensongère! Que peuvent les vœux, que peuvent les sacrifices pour calmer les fureurs d'une amante? » (*Æneid.*, lib. IV, v. 63 seqq.)

De son fatal hymen je cultivois les fruits.  
 Vaines précautions! Cruelle destinée!  
 Par mon époux lui-même à Trézène amenée,  
 J'ai revu l'ennemi que j'avois éloigné :  
 Ma blessure, trop vive, aussitôt a saigné.  
 Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :  
 C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.<sup>1</sup>  
 J'ai conçu pour mon crime une juste terreur :  
 J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.  
 Je voulois en mourant prendre soin de ma gloire,  
 Et dérober au jour une flamme si noire :  
 Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats ;  
 Je t'ai tout avoué; je ne m'en repens pas,  
 Pourvu que, de ma mort respectant les approches,  
 Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,  
 Et que tes vains secours cessent de rappeler  
 Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.

## SCÈNE IV.

PHÈDRE, OÈNONE, PANOPE.

PANOPE.

Je voudrois vous cacher une triste nouvelle,  
 Madame : mais il faut que je vous la révèle.  
 La mort vous a ravi votre invincible époux ;  
 Et ce malheur n'est plus ignoré que de vous.<sup>2</sup>

1. In me tota ruens Venus. (Horace, liv. I, ode XIX.)

Dans Euripide, la nourrice dit :

Κύπρις γὰρ οὐ φορητός, ἤν πολλή βύξ.

Vénus est irrésistible, lorsqu'elle tire de toute sa force.

2. Cette nouvelle doit bientôt se trouver fausse; mais elle est d'autant

PHÈDRE.

OENONE.

Panope, que dis-tu?

PANOPE.

Que la reine, abusée,  
En vain demande au ciel le retour de Thésée;  
Et que, par des vaisseaux arrivés dans le port,  
Hippolyte, son fils, vient d'apprendre sa mort.

PHÈDRE.

Ciel!

PANOPE.

Pour le choix d'un maître Athènes se partage :  
Au prince votre fils l'un donne son suffrage,  
Madame; et de l'État l'autre, oubliant les lois,  
Au fils de l'étrangère ose donner sa voix.  
On dit même qu'au trône une brigue insolente  
Veut placer Aricie et le sang de Pallante.  
J'ai cru de ce péril vous devoir avertir.  
Déjà même Hippolyte est tout prêt à partir;  
Et l'on craint, s'il paroît dans ce nouvel orage,  
Qu'il n'entraîne après lui tout un peuple volage.

OENONE.

Panope, c'est assez : la reine, qui t'entend,  
Ne négligera point cet avis important.

plus vraisemblable, qu'il est dit, dès les premiers vers de la pièce, qu'on ne sait depuis six mois ce que Thésée est devenu. Ce moyen est indiqué par Sénèque; mais il est bien plus adroitement employé par Racine. Il fallait un incident qui changeât l'état des choses, et rendit à la reine quelque motif de vivre et d'espérer. Celui-ci, ménagé avec art, termine parfaitement le premier acte. Il engage Phèdre à vivre, par le plus louable de tous les motifs, la tendresse maternelle. Il lui donne une raison plausible pour voir Hippolyte; il donne au spectateur, comme à Phèdre, un intervalle de soulagement et une lueur d'espérance; il amène la déclaration, et en fournit en même temps l'excuse. Enfin il prépare une révolution terrible, lorsque Phèdre apprendra le retour de Thésée. (L.)

## SCÈNE V.

PHÈDRE, OENONE.

OENONE.

Madame, je cessois de vous presser de vivre;  
Déjà même au tombeau je songeois à vous suivre;  
Pour vous en détourner, je n'avois plus de voix;  
Mais ce nouveau malheur vous prescrit d'autres lois.  
Votre fortune change et prend une autre face :  
Le roi n'est plus, madame, il faut prendre sa place.  
Sa mort vous laisse un fils à qui vous vous devez;  
Esclave s'il vous perd, et roi si vous vivez.  
Sur qui, dans son malheur, voulez-vous qu'il s'appuie?  
Ses larmes n'auront plus de main qui les essuie;  
Et ses cris innocents, portés jusques aux dieux,  
Iront contre sa mère irriter ses aïeux.  
Vivez; vous n'avez plus de reproche à vous faire :  
Votre flamme devient une flamme ordinaire;<sup>1</sup>  
Thésée en expirant vient de rompre les nœuds  
Qui faisoient tout le crime et l'horreur de vos feux.  
Hippolyte pour vous devient moins redoutable;  
Et vous pouvez le voir sans vous rendre coupable.  
Peut-être, convaincu de votre aversion,  
Il va donner un chef à la sédition :

1. On sent qu'il n'y a que l'esclave Oenone qui puisse risquer une proposition si révoltante. Il n'y a ici, dans l'amour de Phèdre, que l'adultère de moins; mais il n'est ni ordinaire, ni honnête, ni permis nulle part à une veuve d'épouser le fils de son mari : cela répugne à la nature. Aussi Phèdre ne donne pas la moindre marque d'assentiment à cette idée de sa nourrice, et ne consent à vivre que *par amour pour son fils*. (L.)

Détrompez son erreur, fléchissez son courage.  
 Roi de ces bords heureux, Trézène est son partage :  
 Mais il sait que les lois donnent à votre fils  
 Les superbes remparts que Minerve a bâtis.  
 Vous avez l'un et l'autre une juste ennemie :  
 Unissez-vous tous deux pour combattre Aricie.

PHÈDRE.

Hé bien ! à tes conseils je me laisse entraîner.  
 Vivons, si vers la vie on peut me ramener,  
 Et si l'amour d'un fils, en ce moment funeste,  
 De mes foibles esprits peut ranimer le reste.

1. Que de profondeur, que de mélancolie dans ces vers ! Comme on sent que Phèdre se fait illusion à elle-même ! C'est dans l'intérêt d'un fils qu'elle consent à être ramenée vers la vie, et cette seule expression nous révèle toutes ses secrètes espérances !

## ACTE DEUXIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ARICIE, ISMÈNE.

ARICIE.

Hippolyte demande à me voir en ce lieu ?  
 Hippolyte me cherche, et veut me dire adieu ?  
 Ismène, dis-tu vrai ? N'es-tu point abusée ?

ISMÈNE.

C'est le premier effet de la mort de Thésée.  
 Préparez-vous, madame, à voir de tous côtés  
 Voler vers vous les cœurs par Thésée écartés.  
 Aricie, à la fin, de son sort est maîtresse,  
 Et bientôt à ses pieds verra toute la Grèce.

ARICIE.

Ce n'est donc point, Ismène, un bruit mal affermi ?  
 Je cesse d'être esclave, et n'ai plus d'ennemi ?

ISMÈNE.

Non, madame, les dieux ne vous sont plus contraires ;  
 Et Thésée a rejoint les mânes de vos frères.

ARICIE.

Dit-on quelle aventure a terminé ses jours ?